



HAIKAIS INDOCHINOIS



ASSURÉMENT nous aimons la poésie en France ; mais nous l'aimons à notre manière : nous tenons à ce qu'elle soit éloquente, et nous la dispensons volontiers d'être poétique. Ainsi s'exprime Anatole France, dans le *Génie Latin*, et il faut bien reconnaître qu'il n'a que trop raison. On peut du reste, n'être plus de son avis quand il fait dater de la Révolution ce goût français pour l'emphase, que tant de gens confondent avec la verve poétique. Il suffit de songer à Corneille pour se rendre compte que le mal vient de plus loin. Ne serait-il pas, tout simplement, un legs de l'antiquité latine, qui considérait l'éloquence comme l'art suprême, et la poésie, quand elle ne se mettait pas au service de l'éloquence, comme un art inférieur et presque méprisé ? Si cette thèse était vraie — et je ne vois pas quels arguments on pourrait y opposer — les amants de la poésie — de la poésie *poétique* — n'auraient pas tort de déclarer la guerre à la culture latine — bonne surtout à former des rhéteurs — et de préférer à cette culture tant prônée, l'étude de certaines langues vivantes, telles que l'anglais, le chinois, ou le japonais...

Quoiqu'il en soit, une réaction se produit à notre époque, contre la poésie éloquente. Les déclamations rimées d'un Jean Richepin n'intéressent plus personne. Verlaine, Stéphane Mallarmé, Paul Valéry, si en faveur aujourd'hui, ne sont rien moins que des orateurs. Tous, ils ont suivi l'énergique conseil du plus grand d'entre eux :

Prends l'éloquence et tords lui le cou.

Et je ne sais si dans la désaffection que le grand public semble manifester à l'égard de la poésie, n'entre pas, pour une grande part, cette lassitude qu'a fini par engendrer chez les plus patients le ronron de ces discours en vers que nous décorons du nom de poèmes. L'alexandrin, surtout, est terriblement dangereux à manier. On a beau le *disloquer*, ce grand niais se remet aussitôt sur ses pattes — ou plutôt sur ses pieds — et recommence à galoper — de ce galop noble et mesuré qui berce le lecteur et l'endort plus sûrement que le trot le plus bourgeois de la plus prosaïque des mules.

Ces considérations permettent de comprendre la vogue dont a tout de suite joui chez nous cette importation d'Extrême-Orient qu'on appelle le haikai. Rappelons que le haikai, ou haiku, petit poème de trois vers, a fait son apparition, dans la littérature japonaise, au ^{xvi}e siècle, qu'après quelques éclipses, il brille aujourd'hui d'un très vif éclat, qu'il a pénétré en France grâce à quelques amateurs d'exotisme, tels que Paul Louis Couchoud, l'auteur de *Sages et Poètes d'Asie*, qu'enfin certains de nos poètes se sont essayés dans ce genre si peu conforme à nos traditions.

Le succès du haikai ne pouvait que croître à une époque comme celle-ci, où le lecteur est toujours pressé, où les romans les plus courts sont ceux qu'il préfère, où, tel le personnage de Chamfort, il trouverait volontiers des longueurs dans un distique. *Lucarne ouverte un instant sur un petit fait naturel, sourire à demi formé, soupir interrompu avant d'être entendu... poésie de lueurs et de frisson... gouttelettes de poésie... simple tableau en trois coups de brosse... le brusque orage des cieux réfléchi par le cristal d'un ongle*, telles sont les poétiques définitions qu'on a données de ce genre si poétique. Mais, pour que le haikai s'acclimate sous notre ciel latin, pour qu'il y représente un genre vraiment nouveau, qu'on exige seulement de lui qu'il soit concis, précis, riche en images, et, au doux sens du mot, spirituel ! Qu'on lui épargne la double servitude du vers régulier et de la rime.

Ah ! qui dira les torts de la rime !

Voici un haikai japonais :

*La pleine lune
Mettez lui un manche :
le bel éventail !*

Et voyez ce qu'en a fait un de nos poètes, Gilbert des Voisins, tout nourri — hélas ! — de suc classique :

*Ajoutez à la lune un beau manche de jade,
Maniez le très lentement, d'un geste las...
Pour caresser vos yeux, aux soirs de sérénade,
Quel éventail prodigieux vous avez là !*

Si l'on peut supporter ce quatrain, obtenu à grand renfort de chevilles, après avoir lu les trois vers du poète japonais, c'est qu'on ne sera jamais capable de goûter les haikais et qu'on a l'âme fermée à toute poésie.

Nos auteurs de haikais n'ont pas tous — heureusement — comme celui que nous venons de citer la superstition des règles — et de l'alexandrin. René Maublanc, dans une excellente étude (1) à laquelle j'ai emprunté la plupart des détails qui précèdent, nous a donné toute une collection de haikais français qui font honneur à notre littérature et dont beaucoup peuvent supporter la comparaison avec les haikais japonais. Cependant, la lecture de ses deux articles me suggère une réflexion : c'est que les meilleurs des haikais sont encore ceux qu'on ne fait pas exprès. Les *Histoires naturelles* de Jules Renard en fourniraient un grand nombre, qui seraient presque tous de petits chefs-d'œuvre, tels que celui-ci, reproduit d'ailleurs par René Maublanc.

LE PAPILLON

*Ce billet doux, plié en deux,
cherche une adresse de fleur.*

Oui, je crois que, comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, beaucoup de prosateurs font des haikais sans s'en douter et parfois sans soupçonner l'existence même du genre.

Ne sont-ce pas des haikais, par la richesse du sens, le ramassé et l'éclat de la forme, que cette phrase de Pascal

*Le silence éternel
De ces espaces infinis
M'effraie*

et cette définition de l'infini — si ces deux mots ne jurent pas d'être accouplés — du même Pascal :

*c'est une sphère
dont le centre est partout,
la circonférence nulle part.*

Mais qu'on se rassure : je ne me propose pas de mettre en haikais les classiques français. Je me bornerai à prendre mes exemples dans notre littérature coloniale. Aussi bien est-elle riche en haikais.

Il me semble que l'Indochine, où le gracieux abonde plus que le grandiose, se prête spécialement à une forme littéraire faite pour saisir le joli de préférence au sublime. Je me demande même si la poésie indochinoise ne réside pas dans ces brèves notations, au rythme libre et sans rime, plutôt que dans les vers réguliers, tout chargés de latinité, qu'ont inspirés les cieux, la terre et les êtres de notre France d'Asie.

(1) *La grande Revue*, 1922, pages 604 et suiv. ; 1923, pages 68 et suiv.

Le voyage de Marseille à Haiphong a été chanté bien des fois par nos poètes et chaque escale a fait fleurir notamment un nombre respectable de sonnets. Nous allons refaire ce même voyage en en marquant les diverses étapes par des haïkais — qui auront au moins, sur les longs poèmes, et même sur les sonnets, le mérite de la brièveté ..

On va quitter la France, l'Europe, et l'on éprouve à la pensée du départ, une sorte d'ivresse. On se sent attiré par des ciels nouveaux. On entend au fond de son être retentir, ce que les Anglais nomment : l'appel de l'Orient. Cette nostalgie de mondes inconnus, nul ne pouvait mieux la célébrer que l'harmonieux poète de toutes les nostalgies :

*L'Extrême-Orient ! chatoient dans mon esprit,
fleurs de miracle, fruits inconnus,
splendeurs éternelles des jardins de palmes. .*

(Jeanne Leuba *L'Aile de feu*).

On attend avec impatience le jour où l'on quittera les terres qu'attriste l'hiver :

*Ah ! Partir . . .
Partir vers un pays
Où ce serait toujours l'été !*

(id — id).

Laissons Marseille, qui est l'Europe encore, et arrivons tout de suite à Port Saïd, qui est déjà l'Orient. Pierre Mille nous peint en deux vers — que l'on pourrait ramasser en un alexandrin d'une belle venue — la cité cosmopolite.

*L'enfer à ciel ouvert
sous un jour éternel.*

(Louise et Barnavaux).

C'est qu'au temps où Barnavaux la visita, la corruption s'y étalait sans voile. On pouvait lire, aux devantures des magasins, des inscriptions de ce genre :

Photographies obscènes et de monuments.

Aujourd'hui on y met plus de formes. On vend toujours des photographies obscènes, on en vend même plus que des photographies de monuments, mais c'est seulement dans les arrière-boutiques. Tant il est vrai que, comme l'observait Pierre Mille, quand on moralise une ville, elle reste en dessous ce qu'elle était.

Quittons Port Saïd et ses quartiers interlopes et pénétrons dans le Canal de Suez. Nous y rencontrerons des spectacles plus nobles. C'est à Jeanne Leuba que nous demanderons de les fixer en ces quelques traits nets et spirituels qui caractérisent sa manière.

*Devant moi passent et fondent les sables d'Égypte :
Un grand tremblement de clarté
vide jusqu'à l'horizon...*

(L'Aile de feu)

*Très lent,
pour ne pas ébouler les berges fragiles du canal,
le paquebot glisse vers Suez*

(id)

*La double vague que nous ouvrons
fait danser quelquefois une barque
où quelque fellah maigre et brun garde mal l'équilibre.*

(id)

*Des chameaux chargés balancent leur lippe
et foulent la dune de ce pied mol et fourchu
qui s'écrase sans s'enfoncer.*

(id)

Naguère, nos paquebots touchaient Aden,

Aden,

*où il n'y a rien que des aigles,
des serpents qui sont mangés par les aigles,
et des Anglais qui crèvent de chaud,*

(Pierre Mille Louise et Barnavaux)

Aujourd'hui c'est Djibouti qui attend les passagers d'Indochine, impatients d'échapper au brasier de la Mer Rouge, Djibouti qui revit dans ces deux pittoresques évocations :

Djibouti,

*la plage brûlante et aride,
le village somali aux âcres senteurs
et ses files de chameaux couchés sur la place
attendant de reprendre la route du désert...*

(Henri Casseville Thi Nbi)

*O caravansérail de la place,
grouillement tumultueux d'êtres et de bêtes,
ânes, chevaux, chameaux, chèvres étiques
soufflant d'un museau triste dans la poussière sans herbe
et broulant du papier et des lambeaux d'étoffe.*

(Jeanne Leuba L'aile de feu)

L'Océan Indien nous réservera des impressions moins mélancoliques et plus riches en couleurs :

L'Océan Indien

*les nuits chaudes, la mer phosphorescente,
et, dans le lointain, le losange de la mer du sud...*

(Henry Casseville *Thi Nbi*).

*Nous fendons une voie lactée d'atomes
Où glissent les météores des méduses lumineuses.*

(Jeanne Leuba *L'Aile de feu*).

Nous arrivons à Colombo, la plus éblouissante des escales :

*Appuyée au bastingage
Je vois s'avancer sur la mer
les palmes de Ceylan*

(Jeanne Leuba *L'Aile de feu*).

*Ceylan ! l'île voluptueuse et parfumée,
Les corps bronzés des cingalais,
les bonzes vêtus de longues robes jaunes,
qui psalmodient des oraisons sans fin...*

(Henry Casseville *Thi Nbi*).

Au cours d'une trop brève promenade on aperçoit quelques coins de pays :

*Ce golfe de Mount Lavinia, ce golfe d'eau ardente,
battant des rochers noirs
et de vertigineux cocotiers penchés*

(Jeanne Leuba *L'Aile de feu*).

*Une route sous les palmes
dans une solitude verte et moite
que coupe son lacet rouge*

(id — id).

On s'extasie sur la beauté des indigènes :

*Corps souples, marche noble,
prunelles sérieuses et veloutées,
les Singalais dont j'ai croisé le chemin
possèdent la grâce des lévriers,*

(id — id).

et l'on emporte avec soi le regret de l'île enchantée :

*Je me souviendrai de toi, Ceylan !
de tes feuillages et de tes fruits,
et de tes gens aux yeux doux qui s'en vont nus
par tes chemins couleur de chair de mangue*

(Paul Claudel *La connaissance de l'Est*).

Nous quittons l'Inde pour l'Indochine : nous voici dans la rade de Singapoor :

*La ville est loin du port,
au bout
d'une brûlante route rouge...*

(Jeanne Leuba *L'aile de feu*)

Nous errons dans la ville aux âcres senteurs

*Une odeur d'opium,
d'encens et de friture
flotte partout*

(id — id)

Enfin nous montons la rivière de Saigon :

*Je vois passer des berges plates, inconsistantes,
une sorte de végétation flottante,
Où dominant de longues palmes
issues de l'eau limoneuse.*

(Jeanne Leuba *L'aile de feu*)

Puis le sol devient plus ferme ; les palétuviers deviennent plus rares ; alors se dressent des arbres exotiques, toute une riche végétation :

*Les bananiers aux longues feuilles retombantes.
La svelte tige et le fin plumeau des aréquiers,
pareils à une jeune fille ébouriffée*

(Jules Boissière *L'Indochine avec les Français*)

Les tours de la cathédrale apparaissent, puis disparaissent comme si elles jouaient à cache-cache :

*Elles passent à bâbord, s'évanouissent.
se relèvent à tribord.
On les aperçoit à l'avant comme un but,
On les retrouve en arrière comme un regret*

(Jeanne Leuba *L'aile de feu*)

Nous voici rendus.. Cependant les Tonkinois poursuivront leur traversée. Ils contempleront en passant :

*La côte d'Annam
qui se profile sur le ciel
en dents de scie*

(Henry Casseville *Thi Nhi*)

Et sur la terre ferme, ils se remémoreront les émotions de la traversée, les moments pénibles où

*Les flacons palinaient dans leurs alvéoles.
Les souliers erraient entre les malles
comme des âmes en peine*

(Jeanne Leuba *L'aile de feu*)

*
* * *

A chaque escale, à chaque pays entrevu ou cotoyé, nous avons pu accrocher, en quelque sorte, une description brève et pittoresque ; de même chaque ville, chaque paysage caractéristique de l'Indochine a été saisi et noté en quelques lignes suggestives, par quelques uns de nos prosateurs-poètes :

Voici les trois plus grandes villes — avec Saïgon — de notre empire asiatique :

*Pnom-Penk, routes rouges, bonzes jaunes,
pagodes cornues créées de corbeaux
quand tombe le crépuscule*

(Jeanne Leuba. *L'Aile de feu*)

*Haiphong. La fumée des usines, le port,
la descente du fleuve aux rives désertes,
couvertes de palétuviers.*

(Henry Casseville *Thi Nhi*)

*Hanoi, la mélancolie atténuée du petit lac couvert de lotus,
la pagode au milieu des eaux,
les mille souvenirs de l'histoire d'Annam*

(id — id)

Puisque nous parlons du petit Lac, ne pourrait-on mettre en haikais cette délicieuse description qu'en donne Barnavaux ?

*Sur une île,
au milieu du lac,
il y a une pagode dans un nid de feuilles.
Ses colonnes bleues et rouges se reflètent dans l'eau,
qui n'est pas transparente,*

*et pourtant laisse passer la lumière
comme une grande porcelaine.
Et les maisons du quai d'Orient,
des maisons bien modestes, et même bien pauvres,
semblent tout en or, grandes,
faites pour des rois.
Ah! C'est beau, c'est paisible, c'est noble,
la façon dont le jour dit adieu
dans ces pays là!
Et ça donne des imaginations!*

(Pierre Mille Barnavaux et quelques femmes).

Quant aux spectacles qu'offre avec abondance la nature indochinoise, ils ont été si souvent peints que nous nous bornerons à reproduire quelques tableaux caractéristiques.

Voici d'abord le delta :

*Le delta monotone, son ciel gris,
les buffles qui tirent la charrue rustique
que guide un nha-quê
enfoncé dans la vase jusqu'à mi-corps. .*

(Henry Casseville Thi Nhi)

Voici un paysage moins morne

*Les pagodes blanches
jettent du haut des rochers
les longues vibrations des gongs de cuivre.*

(Jeanne Leuba Frick en exil).

Et voici deux admirables nocturnes, du même auteur :

*La lune lève au dessus des bambous sa corne d'argent neuf.
Très loin dans l'air pur, la voix de tête d'un sampanier,
module une chanson aiguë.
Le jeu lumineux des lucioles
relie à la terre
le scintillement d'un ciel criblé d'étincelles de feu.*

(L'Aile de feu).

Choisissons des sujets moins vastes : les haïkais qu'ont inspirés certains arbres et certains fruits de la colonie paraîtront probablement au lecteur les plus jolis de la collection.

Bien que le baobab ne soit pas un arbre de nos pays, je ne puis résister au plaisir de citer la plaisante caricature qu'en trace Pierre Mille :

*Le baobab, un arbre nègre!
gros, bête, ventru
comme un nègre riche!*

Le banian a suggéré des comparaisons qui, si elles sont moins amusantes, sont tout aussi ingénieuses :

*Des fils en pendent
par où il retourne chercher le sein de la terre
semblable à un temple qui s'engendre lui-même...*

(Paul Claudel *La connaissance de l'Est*)

*Se dressant d'un tour d'épaule,
il emporte au ciel ses racines
comme des paquets de chaîne.*

(id — id)

*C'est un nœud de pythons, c'est une hydre,
qui, de la terre tenace
s'arrache avec acharnement.*

(id id)

*Des banians chevelus, tortus,
jetant partout des racines aériennes, des piliers,
comme pour une maison qu'on ne finit jamais de bâtir.*

(Pierre Mille *Louise et Barnavaux*)

*... le banian qui laisse couler ses branches
en longues stalactites végétales*

(Pierre Foulon *Le buffle*)

Citons encore ces deux petites pièces sur des fruits bien connus des Indochinois.

LE JAQUE

*Les lourds fruits épineux des jaquiers aux futs lisses
pareils à de monstrueux marrons d'Inde
jonchent le sol*

(D'après Henry Casseville *Thi Nbi*)

LE LETCHI

*Cet arbre qui porte des fruits singuliers
tels qu'une claire gelée tremblante
dans une enveloppe rugueuse, verte ou rougeâtre,
C'est le letchi.*

(Jules Boissière *L'Indochine avec les Français*)



Les scènes de la vie indigène, tragiques ou amusantes, la physionomie des divers Indochinois, de race ou d'adoption, ont été peintes avec bonheur, dans les tableaux suivants, dont les titres, bien entendus, sont de ma façon :

LA MARCHÉ AU SUPPLICE

*Ti Soi portait d'un pas très doux,
la tête
que le bourreau allait faire sauter*

(Pierre Mille *Louise et Barnavaux*)

ÉPITAPHE

*Tu n'auras point connu les joies du retour.
Tu ne conteras point aux vieux du village
la douceur des nuits orientales.*

(Henry Casseville *Thi Nbi*)

HEURES CHAUDES

*Les coins des faux cols empesés
tombaient, flasques, sur les cols des dolmans;
la sueur traçait des sillons sur les joues poudrées des femmes*

(d'après Henry Casseville *Thi Nbi*)

GRÈVE PERLÉE

*Le boy-panka, accroupi dans le fond de la salle,
cessa de tirer sur la ficelle,
pensant que les quelques minutes de repos qu'il allait s'accorder,
passeraient inaperçues..*

(id — id)

BONZE

*Au tintement métallique
des piastres qui tombaient dans la soucoupe
le bonze levait les yeux par dessus ses feuillets
et un sourire discret éclairait sa face jaune*

(id — id)

L'ASSIMILÉ

*Le mandarin se tient sur le seuil de la porte,
en redingote,
un chapeau melon à la main.*

(id — id)

REGRET

(dédié à Jean d'Esme)

*Je ne suis qu'un barbare,
pour qui les filles d'Annam ne mourront pas d'amour,
qu'elles viennent de la rizière monotone
ou de la montagne mystérieuse*

(id — id)

FEMMES

*Les femmes san-fangs,
aux petits pieds chaussés de pantoufles pointues et brodées.
vêtues d'un kêao et d'un pantalon bouffant,
sont jolies et souriantes.*

(id — id).

SOURIRE DE CONGAI

*Un éclat de jai et,
entre les lèvres fardées
par le bétel, de vif vermillon.*

(Jules Boissière *Fumeurs d'opium*)

FAUTE DE GRIVES

OU

LE SOUS-OFFICIER N'EST PAS DE BOIS

*un petit être à la tête trop grosse sur un corps trop mince,
aux dents noires et aux lèvres trop rouges,
vêtu d'une longue robe noire et d'un pantalon de soie,
entre dans la demeure d'un sous-officier européen.*

(Henry Casseville *Thi Nbi*)

PLUIE D'INSECTES .

*la campagne nous jette, sans trêve,
pendant deux heures,
ces ignobles confettis.*

(Jeanne Leuba *L'Aile de feu*)

HÔTEL DE BROUSSE

*Sous la véranda,
des pankas balancent leurs jupons blancs
sur la tête de deux consommateurs comateux*

(id — *Frick en exil*)

LE CAMP DES LETTRÉS, UN JOUR D'EXAMEN.

*Un champ planté d'étudiants annamites,
comme de gros radis noirs.*

(id — *id*)

*
* * *

J'ai, en terminant, à fournir deux excuses : la première c'est que les haikais que j'ai cités ne sont pas tous conformes à la définition qu'en donnent les poètes japonais : certains ont moins, beaucoup ont plus de trois vers. C'est que, selon nous, l'essence même du haikai réside non point dans des dimensions fixées d'avance et qu'on doit imposer indifféremment aux sujets les plus divers — point d'artifice, même d'importation extrême-orientale ! — mais dans l'ambition qu'a l'écrivain de supprimer tout détail inutile, dans l'horreur qu'il manifeste pour la rhétorique. Les plus purs haikais — à notre avis — quel que soit le nombre de vers qui les composent — sont ceux où la phrase n'est même pas faite, où l'image ou la pensée sont suggérées plutôt que formulées. Une autre objection, plus sérieuse, qu'on aura quelque raison de m'adresser : les emprunts qui précèdent ont presque tous été faits aux mêmes ouvrages, tandis que des auteurs indochinois connus, et dont quelques uns méritent de l'être, n'ont même pas été nommés. Mais mon but n'était certes pas d'épuiser la question du haikai indochinois : c'est une tâche qui exigerait un temps dont je ne dispose pas. J'ai voulu seulement proposer un système de groupement et fournir quelques exemples caractéristiques ; j'ai, naturellement, emprunté ces derniers aux œuvres qui me sont les plus familières. Au lecteur de compléter, s'il lui plaît,

mon article. D'ailleurs toutes les proses ne se prêtent pas également à être mises en haikai. Il est des auteurs auxquels une certaine place est nécessaire pour broser un tableau. Ceux-là ne sont guères exploitables, au point de vue qui nous occupe. Force nous a donc été de nous adresser aux autres, à ceux qui aiment le condensé, et qui, comme le turc du *Bourgeois Gentilhomme*, réussissent à dire beaucoup de choses en peu de mots.

Eugène PUJARNISCLE.

